

mardi 22 mars 2011

Madame le Directeur,  
Messieurs les Secrétaires Perpétuels,  
Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Recevez mes remerciements émus pour l'honneur que vous me faites de me recevoir parmi vous.

Si je suis habitué à m'exprimer devant un auditoire d'étudiants, de collègues ou de philhellènes sur la civilisation et la littérature grecques, je ne sais pas comment faire devant une assemblée de nobles académiciens. Je ferai de mon mieux.

L'élection dont vous m'honorez, je la dois, je pense, à l'amitié de Maître Gaston Gasparri, mon parrain ici avec Madame Madeleine Villard, je la dois aussi à vous tous, au premier rang desquels je compte Monsieur Raoul Montiès qui dirigeait votre Académie lors de mon élection et Madame Eliane Richard qui me reçoit aujourd'hui. Je la dois enfin, plus qu'à mes mérites personnels, que je n'aurai pas l'outrecuidance de surestimer, à ma qualité d'helléniste que j'ose avouer passionné.

En cela, vous n'avez pas oublié que depuis 2600 ans, Marseille-Massalia est une ville grecque fondée par l'union de la belle princesse ligurie : Gyptis, au nom, pour un Grec, de grand "rapace", et du bel éphèbe phocéén, dont le nom même : Prôtis, signifie "l'initiateur"... d'une histoire que je souhaite longtemps encore fastueuse à Marseille et à son Académie.

Je n'oublie pas non plus qu'ont déjà siégé dans votre académie de glorieux hellénistes et philhellènes : **Jean-Jacques Barthélémy**, le savant et délicieux auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* (1788), humaniste, numismate et orientaliste ; le négociant érudit **Pierre-Augustin Guys**, auteur du *Voyage littéraire de la Grèce* (1771)<sup>1</sup>, dans lequel il fit redécouvrir une Grèce vivante, sur les deux rives de la mer Egée et dans les îles ; le proluxe **Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens**, Chambellan de Frédéric II, qui traduisit le traité néo pythagoricien *Sur la nature de l'univers*, transmis sous le nom d'Ocellos Lucanos (1762) et le *Traité du Monde* attribué à Timée de Locres (1763)<sup>2</sup> ; **Jean Baptiste Gaspard d'Ansse**

---

<sup>1</sup> *Voyage littéraire de la Grèce, ou lettre sur les Grecs anciens et modernes avec un parallèle de leurs mœurs* (1771)

<sup>2</sup> *Sur la nature de l'univers* (Berlin, 1762), *Traité du Monde* (Berlin, 1763). On lui impute aussi la traduction d'une apologie du paganisme de l'empereur Julien (1764, il faut que je vérifie de quoi il s'agit exactement ; ce ne saurait être le *Contra Galileos* (ed C.J. Neumann, Leipzig, Teubner, 1880), dont des fragments ont été

**de Villoison (1753-1805)**, paléographe talentueux, découvreur et éditeur, en 1783, du plus ancien manuscrit de l'*Iliade* : le *Venetus A* (daté du X<sup>ème</sup> siècle) ; il était membre associé régnicole de l'Académie ; **Charles Joret**, membre associé, fit ici une communication sur d'Ansse de Villoison (1904-1905), avant de lui consacrer un livre savant<sup>3</sup> ; Ch. Champoiseau, qui découvrit, en 1863, la victoire de Samothrace dit en séance, vers 1896, "Quelques mots sur la prononciation du grec dans les établissements d'instruction publique de France" ; **Louis Moulinier**, enfin, qui enseigna le grec ancien au lycée Thiers jusqu'en 1949, puis à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence jusqu'en 1968. De cet homme savant et doux, qui précéda ici Roger Duchêne, les travaux portèrent sur la religion grecque et sur Homère<sup>4</sup>.

Je souhaite m'inscrire modestement dans la suite de ces illustres prédécesseurs. Je ne désespère pas, au demeurant, de retrouver la trace d'autres hellénotropes, hellénophiles ou hellénomanes, comme il vous plaira, parmi les académiciens de Marseille<sup>5</sup>.

\*\*\*\*\*

Roger Duchêne, à qui j'ai l'honneur de succéder, est né le 3 février 1930 à Saint-Nazaire. Il a passé son baccalauréat de Mathématiques élémentaires à Nantes, en 1948, au Collège Saint Stanislas, puis a rejoint ses parents à Marseille où son père, officier de la

---

conservés par Cyrille d'Alexandrie. Il apprit le grec, dit-on, à sa maîtresse, l'actrice Babette Cauchois, qu'il finit par épouser.

<sup>3</sup> "Villoison et l'Académie de Marseille", *Mémoire de l'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille*, 1904-1905, p. 199-216 ; *D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France*, Bibliothèque des hautes études en sciences sociales et philologiques, Paris, Champion, 1910 (numérisé sur Gallica).

<sup>4</sup> *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs d'Homère à Aristote*, 1952, *Orphée et l'orphisme à l'époque classique*, 1955, *Quelques hypothèses relatives à la géographie d'Homère dans l'Odyssée*, 1959.

<sup>5</sup> À cette liste il faut ajouter, bien qu'ils ne fussent pas Hellénistes Félix Cary (avocat), *Dissertation sur la fondation de la ville de Marseille*, Paris, 1744 ; Alexandre-Paul Dulard, "Protis ou la fondation de Marseille", poème, (*Œuvres diverses*, Amsterdam, 1758, I, p. 11-104) ; "Tyrtée", poème (*OD II* p. 128-132) ; "Plaintes d'Hypermestre", Élégie (*OD II* 191-194) ; "Calypso sur le départ d'Ulysse, Élégie (*OD II* p. 194-197) et autre bluettes ; M. Azuni, "Notice sur les voyages de Pythéas de Marseille", *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille* I, 1803, p. 34-46 ; Casimir Rostan, "Discours prononcé à l'Académie de Marseille, à l'occasion de la mort de M. d'Ansse de Villoison", *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille* III, 1804, p. 123-136 ; M. Turlier, "Explication d'un monument antique trouvé à Martigues et donné à l'Académie de Marseille" (lue par M. Achard), *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille* IV, 1806, p. 36-44, Adolphe Meyer, "Prométhée enchaîné", *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille*, 1885-1887, p. 1-18 ; Ch. Champoiseau, le découvreur, en 1863, de la victoire de Samothrace qui dit "Quelques mots sur la prononciation du grec dans les établissements d'instruction publique de France", *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille*, 1896-1899, p. 301-310.

marine marchande, venait d'être muté. Il n'a plus quitté Marseille que pour de courtes périodes, au début de sa carrière d'enseignant, s'étant d'emblée attaché affectivement à la Provence. Il a, en ce temps-là, déçu l'un des rêves de ce père aimé qui voulait le voir devenir polytechnicien. Il lui a, en effet, déclaré qu'il voulait faire des études de lettres (les études littéraires étaient alors moins dépréciées qu'elles le paraissent aujourd'hui). En 1949, il est entré en Lettres Supérieures et s'est initié au grec ancien qu'il n'avait pas appris au lycée (en ce temps-là aussi, il n'était de bonnes études littéraires que classiques) : il y eut pour condisciple, si je ne m'abuse, Paul Veyne, Pierre Vidal-Naquet, Alain Michel, Claude Nicolet, Jean Chélini, Marc Fumaroli et quelques autres ; il y eut comme professeurs le dix-huitiémiste Henri Coulet, le philosophe Jean Deprun, l'historien Charles Carrière, qui furent plus tard ses collègues à l'Université de Provence. Il n'y connut pas Louis Moulinier, qui venait de partir pour la faculté des Lettres d'Aix, mais dirigea plus tard son mémoire d'études supérieures sur "l'idée de patrie dans la controverse entre Eschine et Démosthène" et le précéda dans ce 11ème fauteuil de l'Académie de Marseille. En ce temps-là, Il rencontra Jacqueline Cayol qu'il épousa : elle partagea ses recherches et poursuit encore aujourd'hui les travaux qu'ils avaient entrepris ensemble. Ils eurent deux enfants brillants : Hervé, mon collègue en sciences de l'Antiquité, et Rémi, inspecteur général de l'administration. Agrégé des lettres en 1955 (Pierre Clarac, le père de votre confrère François, présidait, cette année-là, le jury d'agrégation), il fut nommé professeur au lycée de Bourg en Bresse, puis, en 1959, au lycée Thiers à Marseille ; en 1960, il fut élu comme assistant à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, où il enseigna pendant 30 ans, jusqu'à sa retraite en 1990 : il y fut nommé professeur de Littérature du XVIIème siècle en 1970, après avoir soutenu, en 1967, à la Sorbonne, une thèse intitulée, *Réalité vécue et art épistolaire*, préparée sous la direction efficace de René Pintard<sup>6</sup>.

Je ne l'ai guère connu que pour l'avoir croisé dans les couloirs du Centre Schuman de l'Université de Provence, bâtiment peu accueillant dans son architecture simpliste et brouillonne. Nous appartenions à deux unités différentes : la littérature française et les sciences de l'Antiquité faisaient alors cours à part ; les instances administratives n'offraient guère l'occasion de rencontres savantes fructueuses. Lui-même se consacrait surtout à son enseignement et à sa recherche, ayant néanmoins accepté de siéger successivement dans deux instances nationales importantes : le Comité Consultatif des Universités et le Conseil Supérieur Consultatif des Universités. Nous ne nous sommes vraiment rencontrés que

---

<sup>6</sup> Une partie : *Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, fut publiée en 1970 (réédition augmentée en 1992)

lorsque, sur la recommandation de son fils Hervé, il m'a demandé, pour la revue *Marseille*, qu'il a dirigée pendant cinq ans, de 1990 à 1995, un article sur les origines légendaires de la ville. Je conserve de lui le souvenir d'un savant entreprenant et chaleureux. Ceux qui l'ont mieux connu gardent, comme l'a dit naguère Pierre Ronzeaud : "*le souvenir d'un professeur à l'esprit clair et aigu, capable d'enthousiasmes comme d'irritations, mais toujours mû dans ses réactions par le souci du savoir exact, de la rigueur historique et philologique, par un goût viscéral pour la recherche de la vérité*"... "*Nous continuerons, ajoute-t-il, de correspondre avec lui, en le lisant, en entendant, à travers ses mots, sa voix doucement persuasive ou fortement caustique et, surtout, ce qui touchait le plus ses amis, son rire*"<sup>7</sup>.

Roger Duchêne a été accueilli jeune dans l'Académie de Marseille, en 1972, à l'âge de 42 ans. Sa puissance de travail et l'ampleur de ses œuvres sont impressionnantes. Sans retenir ses préfaces et ses articles de circonstance sur la littérature contemporaine, sur l'Université et sur Marseille (publiés dans *Le Provençal* et les *Nouvelles affiches de Marseille* entre 1972 et 1982), j'ai compté 30 ouvrages et 106 articles savants : je ne pourrai les citer tous ici. Je mets à part les quatre publications de textes : la monumentale édition des *Lettres* de Madame de Sévigné dans *La Pléiade* (3 volumes, publiées entre 1973 et 1978, republiées dans une dernière édition complète amendée en 2005) ; je mets aussi à part l'édition des *Œuvres complètes* de Madame de Lafayette (1990)<sup>8</sup> ; l'édition, en collaboration avec Jacqueline Duchêne, de *L'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin (1993)<sup>9</sup> ; l'édition-traduction, enfin, de *L'Histoire journalière d'Honorat de Valbelle* (1498-1539), publiée en collaboration avec L. Gaillard, sur les notes de Ch. Rostaing (1985)<sup>10</sup>.

Les écrits de Roger Duchêne se partagent en trois domaines inégaux

1. Au premier rang de ses sollicitudes vient sa chère Marie de Rabutin-Chantal qui lui devra tant si, par chance, la coutume de lire et le goût des correspondances ne se perdent pas dont la biographie est détaillée dans *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, — les jolis sous-titres de ces biographies méritent d'être rappelés—, 1982, édition considérablement augmentée en 2002). Je n'ai garde de négliger cent autres études

---

<sup>7</sup> *In memoriam* : Roger Duchêne publié sur le site Roger Duchêne (<http://web17.free.fr/RD00/200.htm>).

<sup>8</sup> *Œuvres complètes* de Madame de Lafayette, François Bourin, 1990.

<sup>9</sup> Folio.

<sup>10</sup> *Histoire journalière d'Honorat de Valbelle* (1498-1539), collaboration avec L. Gaillard, sur les notes de Ch. Rostaing, Aix, PUP, 1985.

particulières<sup>11</sup>. La Marquise ne manque pas d'être accompagnée de ses grandes contemporaines, parfois ses amies. Mènent le cortège Madame de Lafayette (*la romancière au cent bras*, 1988)<sup>12</sup>, Ninon de Lenclos (*la courtisane du Grand Siècle*, 1984, sous-titrée *la jolie manière de faire l'amour*, dans la réédition augmentée, en 2000)<sup>13</sup>, Mademoiselle de Scudéry, brièvement évoquée, quand firent l'objet d'un colloque au Havre, en 1993, les trois Scudéry : Madeleine, "la Reine du Tendre", Georges, "l'Apollon du Marais" qui fut, honorifiquement, gouverneur du fort de Notre-Dame-de-la-Garde de 1644 à 1647, et Marie-Madeleine de Martinvast, l'épouse de Georges, honorable épistolière, elle aussi<sup>14</sup>, les Précieuses enfin dans leur ensemble (étudiées dans *Les Précieuses ou Comment l'esprit vint aux femmes*, 2001)<sup>15</sup>. On rencontre aussi, au fil des publications, quelques hommes du siècle : Pascal (*L'Imposture littéraire dans Les Provinciales de Pascal*, 1984)<sup>16</sup>, *La Fontaine* (biographie, Fayard, 1990) et surtout Molière dans une volumineuse *Biographie érudite* (1998)<sup>17</sup>. La préférence cependant fut néanmoins accordée aux Dames du Grand siècle, pour finalement donner lieu à un ouvrage synthétique : *Être femme au temps de Louis XIV* (Perrin, 2004)<sup>18</sup>.

2. Au second rang vient Marseille et son histoire, ville que Roger Duchêne a aimée si fortement et qui le lui a rendu : il a commencé avec un *Marseille* (1981)<sup>19</sup> et terminé avec une *Histoire de Marseille, vingt-six siècles d'aventures* (1999)<sup>20</sup>, précédée de peu par un *Marseille, vingt-six siècles d'histoire* (1998)<sup>21</sup>, rédigé en collaboration avec Jean Contrucci. Dans *La Provence devient française, 530-1789* (1986)<sup>22</sup>, il a embrassé l'histoire de la Provence des origines à la Révolution Française. Son double attachement à Madame de Sévigné et à Marseille s'est

---

<sup>11</sup> *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Fayard, 1982, édition augmentée, 2002.

<sup>12</sup> *Madame de Lafayette, la romancière au cent bras*, biographie, Fayard, 1988, édition augmentée, 2000.

<sup>13</sup> Fayard, Paris, 1984; nouvelle édition augmentée, *Ninon de Lenclos ou la manière jolie de faire l'amour*, Fayard, Paris, 2000.

<sup>14</sup> "M<sup>lle</sup> de Scudéry, reine de Tendre », *Les Trois Scudéry*, Actes du colloque du Havre recueillis par A. Niderst, Paris, 1993, p. 625-632.

<sup>15</sup> *Les Précieuses ou Comment l'esprit vint aux femmes*, Fayard, 2001.

<sup>16</sup> *L'Imposture littéraire dans Les Provinciales de Pascal*, PUP, Aix-en-Provence, 1984.

<sup>17</sup> *Molière, Biographie*, Paris, Fayard, 1998.

<sup>18</sup> *Être femme au temps de Louis XIV*, Paris, Perrin, 2004.

<sup>19</sup> *Marseille*, Ouest-France, Rennes, 1981.

<sup>20</sup> *Histoire de Marseille, vingt-six siècles d'aventures*, Autres Temps, Marseille, 1999

<sup>21</sup> *Marseille, vingt-six siècles d'histoire* (Paris, Fayard, 1998), rédigé en collaboration avec Jean Contrucci.

<sup>22</sup> *La Provence devient française, 530-1789*, Paris, Fayard 1986.

conjugué dans un article : "Madame de Sévigné à Marseille [1673]" (*Revue Marseille* 1972)<sup>23</sup> et dans une exposition proposée au musée Cantini en 1971, si je ne m'abuse.

3. Au troisième rang par le nombre des publications, sinon par l'intérêt, vient la littérature du XXème siècle. Pour satisfaire une estime personnelle, il composa *L'Impossible Marcel Proust* (1994)<sup>24</sup>, se plongeant dans le Paris littéraire et mondain du début du XXème siècle. Les Marseillais Louis Brauquier, et Gabriel Audisio retinrent aussi son attention (*Courrier. Louis Brauquier, lettres à Gabriel Audisio, 1920-1960*, 1982)<sup>25</sup>. On serait tenté de deviner, sous l'admiration portée au marin Louis Brauquier, la complicité amicale du fils d'un marin de la marine marchande, qui avait longtemps navigué sur les côtes d'Afrique. On croise aussi, au passage, Marcel Pagnol ("Pagnol et le maître d'école », *Revue Marseille*, 1974)<sup>26</sup> et même Simone de Beauvoir ("Simone de Beauvoir à Marseille", *Revue Marseille*, 1975)<sup>27</sup>, mais pour une simple escale marseillaise.

Il ne faut cependant pas négliger les réflexions de Roger Duchêne sur l'Université, l'École et l'enseignement, disséminées dans ses articles du Provençal et synthétisées déjà dans son *À la recherche de l'Université* (1970)<sup>28</sup> : "Ce livre, écrit-il, n'a pas pour but de donner des réponses toutes faites ni de fournir des arguments pour ou contre l'évolution actuelle. Plus modestement, il se propose d'éclairer les principaux problèmes grâce à des informations puisées aux meilleures sources."<sup>29</sup> La mutation et la réorganisation qui, depuis cinq ans déjà, s'ébauchaient non sans heurts ni maladresses posaient de graves problèmes qui ne sont, malheureusement, pas encore résolus, en particulier l'obligation de définir, à nouveaux frais, des objectifs, des fonctions, des structures, des contenus, des cursus et des méthodes d'enseignement. La tâche est rude. Il était, il est toujours valeureux de s'en inquiéter.

Roger Duchêne se plaisait à raconter des vies, mais sans les soumettre à une thèse ; il suivait pas à pas les cheminements de chacun, dressait des portraits à partir des documents d'époque, y compris notariés, autant que des ouvrages eux-mêmes ; cela fut aussi vrai de Madame de Sévigné que de Marcel Proust ou Molière. Publiant le plus souvent chez des

---

<sup>23</sup> "Madame de Sévigné à Marseille [1673]", *Revue Marseille* n° 90, 1972, p. 27-35.

<sup>24</sup> *L'Impossible Marcel Proust* (Paris, Robert Laffont, 1994).

<sup>25</sup> *Courrier. Louis Brauquier, lettres à Gabriel Audisio, 1920-1960*, 1982, Marseille, Michel Schefer, 1982.

<sup>26</sup> "Pagnol et le maître d'école », *Revue Marseille*, n° 98, 1974, p 50-57.

<sup>27</sup> "Simone de Beauvoir à Marseille", *Revue Marseille*, n° 102, 1975, p. 55-58.

<sup>28</sup> *À la recherche de l'Université*, Paris, Bordas, 1970.

<sup>29</sup> "La mutation de l'Université est désormais une préoccupation publique. On a voulu lui ôter son mystère et, en aidant à mieux la comprendre, donner des moyens de mieux juger", continue-t-il.

éditeurs de grande diffusion, il ne renonçait pour autant ni à l'érudition de bon aloi ni à l'appareil scientifique des informations pointues, parfois austères ou ardues (par exemple, les comptes du ménage de Sévigné, donnés dans la biographie de Madame de Sévigné ("Sortir de l'abîme", chapitre 8)<sup>30</sup>. Il a revivifié des personnages passés de mode : non seulement les Précieuses et les Précieux, Bussy ou Ménage, mais aussi Conrart (le père de toutes les académies), Costar (le directeur des consciences), l'abbé de Pure (l'auteur de *La Prétieuse ou le mystère des ruelles*, 1656-1658) et bien d'autres, dont deux grandes Dames que je n'aurais garde d'oublier : Anne Martinozzi, Princesse de Conti et Marie de Hautefort, Maréchale de Schomberg, pour peu littéraires qu'elles fussent.

Mais là ne se borne pas l'activité débordante de Roger Duchêne. Car il n'était pas un savant solitaire, reclus dans un pensoir : non seulement, toute sa vie, il a travaillé avec son épouse, Jacqueline Duchêne, en "écritures croisées" selon le jolie formule de Pierre Ronzeaud mais aussi avec ses collègues et amis proches, Jacqueline Plantié et Pierre Ronzeaud notamment, avec ses collègues français et étrangers : Raymond Picard, Philippe Joutard, Michel Vovelle, Jean Molino, Jacques Morel, Robert Mandrou, Noémie Hepp, Roger Chartier, Jean-Louis et Marie-Christine Gloton, Emmanuele Kanceff, Wolfgang Leiner, Fritz Nies et bien d'autres, avec les étudiants, enfin, qu'il formait à la recherche.

Il a été, pendant dix ans (1970-1980), vice-président de la *Société d'études du XVIIème siècle*, présidée alors par Georges Mongrédien. En 1971, secondé par Arnaud Ramière de Fortanier, directeur des archives de Marseille, et avec le soutien actif de Georges Mongrédien, il a fondé le *Centre Méridional de Rencontres sur le XVIIème siècle (CMR 17)*, qu'il a présidé jusqu'en 1998, organisant 23 colloques, d'abord à Marseille, puis en vingt autres lieux (dont Tübingen en 1987, Oxford en 1989, Gênes en 1992), proposant régulièrement des rencontres et des conférences, des concerts (restituant, en ces occasions, des œuvres tombées dans le dédain, sinon dans l'oubli), des promenades à Marseille et en Provence, 15 voyages savants en de multiples sanctuaires de son cher XVIIème siècle : À Gênes (1981) ; à Rome (1987) ; autour de Ravenne (1989) ; à Madrid et dans sa région (1989) ; en Sicile antique et baroque (1990) ; à Turin et dans la région des lacs italiens (1991) ; en Andalousie (1991) ; au Maroc (1992) ; en Turquie (1993) ; en Bourgogne (1993) ; à Malte (1994) ; en Tunisie (1994) ; à Prague, (1995) ; sur le Rhône (1995) ; au Portugal (1995). L'intention était double : d'une part, briser l'isolement des spécialistes universitaires pour faire connaître les recherches en cours sur le XVIIème siècle et leurs résultats aux enseignants de tous ordres

---

<sup>30</sup> *Madame de Sévigné*, p. 93-103, édition de 1982.

et même aux amateurs éclairés ; d'autre part, faire se réunir et se confronter des experts de disciplines diverses : des littéraires, des historiens, des historiens de l'art, des juristes, des philosophes, des musicologues, venus du monde entier. Le succès a été immense : certains colloques ont réuni plus de 300 personnes<sup>31</sup>. La ville de Marseille a soutenu activement cette entreprise magnifique.

Roger Duchêne a aussi fondé, dans l'Université, une Unité de Recherches (URA 10-450 dans le jargon universitaire) intitulée *La découverte de la Provence et la circulation des idées au XVIIème siècle*<sup>32</sup>, dont le domaine, sinon l'époque de recherches n'était pas aussi restreint qu'une lecture rapide pourrait le donner à penser, car la Provence devient, au XVIIème siècle, un centre d'intérêt, de voyage et de séjour pour nombre de personnes de toutes conditions. Il a favorisé ainsi, de manière non négligeable, des recherches, des rencontres et des échanges universitaires. Il a passé la main à Pierre Ronzeaud en 1991.

On peut lire, parmi les productions de cette URA (10-450), *La Découverte de la Provence au XVIIème siècle, récits de voyageurs*. Le titre en est modeste puisque l'étude porte sur de multiples ouvrages appréciés des connaisseurs, depuis le *Guide des Chemins de France* publié par Charles Estienne, le frère de Robert, en 1552 jusqu'au *Voyage du P. Labat, de l'ordre des Prêcheurs, en Espagne et en Italie*, publié en 1730<sup>33</sup>, en passant par les relations (prolixes) des voyages en Orient composées par Jean de Thevenot et publiées en 3 séries successives : 1664, 1674, 1684, par l'orientaliste François Petis de la Croix. La liste entière des voyageurs serait longue et peut-être fastidieuse ici<sup>34</sup>.

Roger Duchêne associait avec bonheur plusieurs méthodes pour mieux cerner la signification et la qualité littéraire des œuvres historiques : la philologie critique, l'interprétation à la fois littérale et globale du texte même (ce que l'on appelle aujourd'hui l'herméneutique), l'interprétation historique, l'interprétation culturelle et, bien entendu, l'évaluation esthétique. Je pourrais en donner maint exemple. Je n'en retiendrai qu'un, parce que l'aperçu qu'il donne du milieu littéraire parisien au milieu du XVIIème siècle, me paraît particulièrement instructif : dans le chapitre 9 de son *Madame de Sévigné*, joliment

---

<sup>31</sup> Depuis 1993, l'organisation des colloques internationaux a été prise en charge par le *Centre International de rencontres sur le XVIIème siècle, CIR 17*, présidé par Wolfgang Leiner. À partir de 1997, le siège du CMR 17 a été transféré à Montpellier.

<sup>32</sup> URA 10-450, dans le jargon administratif des Universités.

<sup>33</sup> Publié à Paris.

<sup>34</sup> Notamment Gerard Kremer (dit *Mercator*, 1512-1594) dont les *Galliae Tabulae Geographicae* furent publiées à Duisbourg vers 1585.

intitulé "Une écolière de trente ans" (p. 104-119 dans l'édition de 1982, celle que je détiens), Roger Duchêne montre ce qu'étaient les conversations savantes, tant épistolaires que romanesques. Le poète helléniste, éditeur et commentateur de Diogène Laërce et de Malherbe, abbé mondain aussi, Gilles Ménage (1612-1692) publia, en 1652, des *Miscellanea* contenant des Poésies françaises dont "Le pêcheur ou Alexis, Idylle à Madame la Marquise de Sévigné", précédée d'un éloge de Madame de Sévigné elle-même, en "belle insensible" (je cite) :

*"Des ouvrages du Ciel le plus parfait ouvrage,  
Ornement de la cour, merveille de notre âge,  
Aimable Sévigné dont les charmes puissants  
Captivent la raison et maîtrisent les sens,  
Mais de qui la vertu, sur le visage peinte,  
Imprime aux plus hardis le respect et la crainte,  
Vous, dont l'humeur contraire aux lois de l'amitié,  
Et dont la main sensible aux traits de la pitié  
Fait ses doux entretiens et ses plaisirs uniques  
Du funeste récit des histoires tragiques,  
Écoutez les soupirs d'un pêcheur amoureux."*

L'idylle raconte les tribulations du berger Alexis (Ménage lui-même), amoureux malheureux de la belle Iris (Mademoiselle de la Vergne, future comtesse de Lafayette) : "Ménage dédie à Madame de Sévigné, relève Roger Duchêne, le récit d'un amour qui ne lui est pas destiné." Le trio d'amis s'en trouve fondé sur une rivalité. La Marquise en définit les règles dans une lettre adressée à l'abbé (le 19 Août 1652) : "Pour moi, j'ai bien de l'avantage sur vous, car j'ai toujours continué de vous aimer, quoi que vous en ayez voulu dire, et vous ne me faites cette querelle d'Allemand que pour vous donner tout entier à Mademoiselle de La Vergne. Mais, enfin, quoi qu'elle soit mille fois plus aimable que moi, vous avez eu honte de votre injustice, et votre conscience vous a donné de si grands remords que vous avez été contraint de vous partager plus également que vous n'aviez fait d'abord. Je loue Dieu de ce bon sentiment et vous promets de m'accorder si bien avec cette aimable rivale que vous n'entendrez aucune plainte ni d'elle ni de moi ; étant résolue en mon particulier d'être toute ma vie la plus véritable amie que vous ayez." Vingt six ans plus tard, Molière pourra brocarder "les femmes savantes" (1678), ridiculiser la prétention au savoir dans l'ordre de la mondanité ; il ne saurait parvenir à rompre le charme de ce badinage élégant où affleurent quelque équivoque et même quelque cruauté. Dix ans plus tard, En 1662, Ménage, dans une lettre à Pierre-Daniel Huet, le savant évêque d'Avranches, sous-

précepteur du Dauphin, dévoile une épigramme de son cru sur ses relations avec les deux belles écrivaines :

*"Je pense que vous m'avez ouï dire autrefois que j'avais aimé Mme de La Fayette en vers et Mme de Sévigné en prose. Mme de La Fayette m'a obligé de mettre cette pensée en vers, quoiqu'elle ne soit pas à son avantage :*

*" De Parménis et de Timarète  
À qui j'ai dit mainte fleurette  
On fait cent jugements divers.  
Pour moi je n'en dis qu'une chose :  
J'adorais Timarète en vers  
Et j'aimais Parménis en prose."*

Timarète, c'est Madame de Lafayette ; Parménis, Madame de Sévigné. Ce n'est pas du Malherbe, ni, à plus forte raison, du Racine. Mais c'est plaisamment troussé.

Roger Duchêne brosse un tableau des aspirations culturelles des dames de la haute société<sup>35</sup> : *"Rien de plus important pour de jeunes personnes comme Madame de Sévigné ou Madame de Lafayette que cette présence à leurs côtés d'un abbé plein d'esprit et de savoir qui les aide, malgré leur absence de formation initiale, à prendre leur part et leur place dans la culture de leur temps. Bien des dames ont pu comme elles, au moins dans l'aristocratie, commencer de bonnes études à l'âge où les jeunes gens fermaient définitivement leurs livres"*<sup>36</sup>. S'épanouissent, à côté des académies, des salons et même de la cour, des réseaux actifs d'échanges culturels : après avoir reçu de Ménage la onzième Provinciale, Madame de Sévigné lui écrit : *"J'ai lu avec beaucoup de plaisir la onzième Lettre des jansénistes. Il me semble qu'elle est fort belle. Mandez-moi si ce n'est pas votre sentiment."* Que la litote est délicieuse ! L'échange littéraire fonde un commerce d'amitié et d'intelligence : Madame de Sévigné veut apprendre auprès de son mentor à apprécier les bons auteurs. La seule réserve est que n'ayant pas appris le latin (ni le grec), elle connaît mal les Anciens et *"ne peut avoir avec eux de contacts directs. Le goût du traducteur infléchit son jugement et la prive de sa liberté."*

Dans une lettre à Bussy, Jean Corbellini, évoquant une retraite des armées de Guillaume d'Orange, atteste, sur un ton plaisant, la culture et l'apprentissage des langues littéraires offerts

---

<sup>35</sup> Madame de Sévigné, 1982, p. 110-111.

<sup>36</sup> Roger Duchêne évoque, en passant, la présence de Cosnac et de l'abbé de La Vergne auprès de la Princesse de Conti, de Segrais et Guilloire auprès de Mademoiselle de Montpensier, de Costar auprès de Mademoiselle de Lavardin.

aux Dames par leurs savants amis: "*Le prince d'Orange ne vise plus qu'à la gloire de n'être point battu ; et pour cet effet il ramasse de grosses armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées romaines : Quos opimus/Fallere et effugere est triumphus, « toute notre gloire sera désormais de nous sauver de leurs mains ou de nous cacher d'eux » C'est pour Mme de Sévigné que je traduis mon latin<sup>37</sup> ; vous le traduirez, mieux que je n'ai fait, à Mme de Coligny. Que ne le lui montrez-vous avec la méthode du Port Royal ? il n'y en a que pour quinze jours. Voyez Mme de Fontevraut et Mme de la Sablière : elles entendent Homère comme nous entendons Virgile.*" La pieuse Marie de Mortemart, abbesse de Fontevraut se piquait, en effet, de savoir le grec et avait entrepris une traduction du *Banquet* de Platon, qu'elle soumit à Jean Racine, vers 1686."

Voilà comment Roger Duchêne reconstitue patiemment une constellation sociale et culturelle, une façon raffinée de lire, de débattre et d'écrire. On en comprend et apprécie mieux cette littérature charmante, trop souvent jugée frivole et primesautière : on lit encore aujourd'hui *La Princesse de Clèves...* et Madame de Sévigné, ajouterai-je, même si l'art épistolaire s'est quelque peu perdu<sup>38</sup>. Son portrait moral et littéraire, sans cesse remodelé, se nuance et se fait plus complexe : il n'est pas question de remettre en cause la tendresse, la vivacité d'esprit, le style fluide et gracieux ; mais on découvre aussi une femme soucieuse de morale et de piété, digne héritière de sa grand-mère, Jeanne de Chantal, et, contradictoirement, une mondaine avisée, coquette, un peu fantasque et même un peu "gaillarde", selon la formule "grand siècle" de Roger Duchêne.

Il a reçu quatre prix nationaux : le prix Georges Dupau de l'Académie Française, en 1979 ; le Grand Prix de la biographie littéraire de l'Académie française pour le *Molière*, en 1999 ; le Prix Georges Castex de l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1999 ; le Grand Prix de l'Essai de la Société des Gens de Lettres de France 2002... et plusieurs prix provençaux. Pourtant, il ne recherchait pas les honneurs et refusait pour lui-même les décorations.

Modestement, sans forfanterie, il aura puissamment et patiemment contribué à une connaissance plus fine de l'âge classique, combattant les idées reçues, qui feraient de

---

<sup>37</sup> Le texte d'Horace *Odes* IV 4, 51-52 peut se traduire plus précisément : "Le triomphe opime, c'est de les tromper et de leur échapper".

<sup>38</sup> Comme le disait déjà élégamment Pierre Guiral dans son discours d'accueil en 1972 : "*il faut, pour écrire une lettre, une certaine disposition de l'âme, un besoin de s'épancher, le goût de fixer l'instant qui passe et le monde qui fut ; bref, il faut être en état de grâce et nous avons souvent perdu même le sens de la grâce*".

Madame de Sévigné une mère attentionnée mais superficielle, de Madame de Lafayette une mondaine un peu prude, de La Fontaine un simple amuseur, de Molière un comédien, en rupture de ban avec sa famille et avec son milieu. La Marquise et la comtesse ont été d'authentiques et honorables femmes savantes, La Fontaine un esthète raffiné, Molière, un humaniste cultivé, une sorte de philosophe, autant qu'un comique génial.

Roger Duchêne a bien mérité de l'Université, du monde littéraire et de l'Académie de Marseille. Je suis honoré de lui succéder.

\*\*\*\*\*

Je le disais en commençant : à travers mon élection, vous honorez l'amour et l'étude du grec en un temps où l'enseignement des langues anciennes affronte une crise grave ; de moins en moins d'élèves apprennent le grec, de moins en moins d'étudiants en poursuivent l'apprentissage. Certains experts, conscients du problème, portant un regard lucide sur les mutations de la culture contemporaine, préconisent de réserver cette discipline à quelques spécialistes choisis, formés dans des institutions savantes telles que l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, comme c'est déjà le cas pour des langues ou des matières rares telles que le Sumérien ou le syriaque<sup>39</sup>, les civilisations anciennes de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Océanie ou de l'Asie. Ayant, pendant quarante ans, enseigné avec plaisir le grec ancien à de jeunes étudiants, ayant formé certains à la recherche, ayant dirigé les thèses ou supervisé les habilitations des plus persévérants, ayant été le témoin de leur progression, leur ayant passé le relais, j'ai quelque peine à me résoudre à une telle solution de sauvegarde minimaliste.

Au delà des langues anciennes et plus profondément, c'est la pratique de la culture, au sens noble du terme, qui est en cause. Il n'est pas d'humanité sans curiosité culturelle. Il n'est pas de culture sans compétence authentique. Trois préalables, toujours remis en chantier, fondent cette compétence : la maîtrise de la langue, la définition raisonnée du domaine de la culture que l'on s'approprie, la connaissance de son histoire. Ceci vaut autant pour les sciences exactes que pour les sciences humaines (chacune a son langage, son domaine, son histoire). A défaut de maîtriser ces trois principes, tout un chacun peut être un bon et même un excellent praticien ; il n'est pas encore un homme de culture.

Si l'on me demande pourquoi je me suis attaché à étudier la civilisation et, tout particulièrement, la littérature grecque, je répondrai en quatre mots : la distance (ou, si l'on

---

<sup>39</sup> L'akkadien ou le sumérien.

veut, l'exotisme), l'origine (ou les conditions de l'émergence), l'exemplarité (ou l'exceptionnelle excellence), l'affinité personnelle (ou l'indicible attirance).

Nous nous sommes tous, à tous les niveaux de la société, élaboré une culture individuelle, qu'elle soit raffinée ou vulgaire. Elle est inscrite dans cette société où nous vivons ; nos ancêtres l'ont modifiée d'âges en âges. La mondialisation, aujourd'hui, nous transforme plus radicalement que jamais, d'où que nous venions. Le risque d'uniformisation et de décervelage n'est pas à négliger. L'étude approfondie de civilisations différentes de la nôtre, quelles qu'elles soient, dans le temps comme dans l'espace, peut être un bon remède contre le conformisme ou même la barbarie. Ce que Claude Lévi-Strauss appelait "le regard éloigné" nous améliore parce qu'il ébranle nos certitudes infondées et modifie la perception que nous avons de nous-mêmes. Il n'a rien de commun avec la revendication de prétendus héritages. Les cultures s'interpénètrent et se transforment l'une l'autre. Parmi toutes les cultures exotiques, la Grèce tient une place exceptionnelle que le tourisme superficiel ne permet pas d'appréhender. Elle déconcerte parce qu'elle appartient à l'Orient méditerranéen. Dans une belle page de *Chambre avec vue* (1908), le romancier Edward Morgan Forster décrit cette étrangeté trop méconnue : pour soigner les peines de cœur de sa fille, Lucy, Mrs Honeychurch envisage de l'envoyer visiter la Grèce, mais redoute que le choc soit trop violent. Pour qui rencontre la Grèce, sa littérature, son art, le pays même, le choc est, en effet, brutal. Quel voyageur n'a pas été sidéré en découvrant Delphes au détour des Phédriades ? le temple de Ségeste perdu dans la campagne sicilienne ou celui de Bassae perché sur les monts d'Arcadie ? Quiconque n'a pas vu les nuages noirs s'agglutiner sur le Taygète ne sait guère ce qu'est la menace de l'orage envoyé par Zeus. Les textes inspirent encore à leurs heureux lecteurs des extases littéraires. Qui ne lit pas sans émotion la rencontre de Priam et d'Achille au chant XXIV de *Illiade* ? Quel lecteur attentif ne se sent pas stimulé par une argumentation de Platon ou par un raisonnement bien mené d'Aristote ? Mais on n'aborde pas les textes, qu'ils soient d'Homère, de Platon ou de Synésios, sans ce que les Grecs anciens appelaient une ascèse, c'est à dire une mise en condition mentale et même physique ! La plupart des textes qui ont survécu ne se laissent pas déchiffrer aisément, en partie parce que les temps et les mentalités ont changé, mais surtout en raison de leur subtilité, voire de leur hermétisme ou de leur technicité complexe. Qui sait ce qu'au fil des siècles, le naufrage d'innombrables œuvres nous a fait perdre ? Le contact avec l'objet d'art est plus mystérieux, voire plus intime : saurais-je expliquer pourquoi m'émeuvent tant les idoles cycladiques apparemment si frustes, les korai

archaïques, si monotones, quand on ne se donne pas la peine d'en distinguer les particularités secrètes ?

Cette distance exotique se retrouve dans tous les lieux de découvertes, dans toutes les expériences esthétiques. "L'étrange" ne se livre pas sans l'effort personnel d'un dépaysement. Mais à ce prix que d'émerveillement ! La confrontation authentique entre l'"autre" et le familier, entre l'ailleurs et l'ici, transforme le point de vue de quiconque s'y adonne et approfondit sa propre connaissance de lui-même et de ses semblables. Là est la culture universelle. L'art grec se caractérise par sa virtuosité ; la littérature par sa difficulté stimulante ; le pays par un charme difficilement explicable.

Qu'en est-il de l'origine ? les Hellènes ont inventé la plus ancienne civilisation de l'écriture en Europe. Cela commence au début du deuxième millénaire avant notre ère avec le linéaire A des Crétois, se poursuit avec le linéaire B des Mycéniens, s'épanouit avec l'écriture alphabétique, inventée vers le huitième siècle du côté de Chypre, avant de se diffuser jusqu'à Ischia (les antiques Πιθηκοῦσσαι). Au même moment se fixent, sinon s'inventent, les plus anciennes spéculations grecques sur le monde et sur l'être, sur la médecine, les études d'agronomie, de physique, l'exploration du monde connaissable, l'usage développé des modèles mathématiques ("*nul n'entre ici qui n'est pas géomètre*", aurait écrit Platon au fronton de l'Académie)<sup>40</sup>. Les Grecs ont été si sensibles au prestige de l'invention ou de la découverte qu'ils se sont amusés à désigner, pour toute innovation, le premier découvreur (ὁ πρῶτος εὐρετής). On oublie trop souvent qu'Aristote, le premier (si ce n'est Démocrite qui disait "*préférer découvrir l'explication d'une cause plutôt que de posséder la royauté chez les Perses*")<sup>41</sup>, a conçu l'idée d'un encyclopédisme englobant tous les savoirs possibles. Il n'est pas question d'ignorer, dans tous les domaines de l'art et de la science, les apports et les influences considérables des civilisations orientales, sémitiques ou autres. Je n'aurais garde non plus d'ignorer la transmission et l'appropriation des traités scientifiques grecs dans les sociétés arabes, juives et latines du Moyen-Âge, ni les innovations qui s'en sont suivies. Les Grecs eux-mêmes magnifiaient leurs emprunts dans le mythe d'Europe enlevée par Zeus en Phénicie, puis recherchée par son frère Cadmos, l'inventeur mythique

---

<sup>40</sup> ἀγεωμέτρητος μηδεὶς εἰσίτω Voir Jean Philopon, *Commentaire au De Anima d'Aristote*, p. 117, 29 Hayduck ; Elias, *Commentaire aux Catégories d'Aristote*, p. 118, 18 ; Jean Tzétzès, *Chiliades VIII* 973.

<sup>41</sup> Δημόκριτος... ἔλεγε βούλεσθαι μᾶλλον μίαν εὐρεῖν αἰτιολογίαν ἢ τὴν τῶν Περσῶν οἱ βασιλείαν γενέσθαι. Le propos est rapporté par Denys, évêque d'Alexandrie, cité par Eusèbe, *Préparation évangélique* XIV 27, 4, 68B118DK.

de l'écriture. Le miracle grec, ce n'est pas d'avoir tout inventé à partir de rien, c'est d'avoir adapté et amplifié ce qu'ils ont glané ici et là. C'est ce processus d'appropriation et de transmutation qu'il est fascinant d'étudier pour comprendre d'où viennent et comment évoluent et se développent les savoirs.

De ce point de vue, l'histoire de la civilisation grecque est exemplaire. Ayant éclo en première en Europe, elle a aujourd'hui 5000 ans, après avoir traversé une longue histoire où alternent des périodes fastes et néfastes. On peut les résumer en huit moments majeurs. 1. Dans le temps primordial, entre 3000 et 1100 aC, se déploient les Minoens et les Mycéniens, encore enfouis et méconnus il y a moins de 150 ans. 2. Aux temps archaïques, entre 1100 et 490 aC, l'hellénisme se définit, se singularise dans les cités naissantes, invente sa littérature et ses arts et se diffuse à travers toute la méditerranée, ou presque. 3. À l'âge classique, si court mais si flamboyant, entre la victoire de Marathon et la mort d'Alexandre (490 et 321 aC), se développent, s'affrontent et s'entre détruisent les cités états et s'épanouit une civilisation rare, que nous appelons restrictivement "classique". 4. À l'époque dite, depuis Bossuet<sup>42</sup>, "hellénistique", si méconnue mais si grandiose, entre le partage de l'empire d'Alexandre et la bataille d'Actium (321-31 aC), tout le Moyen Orient, de Cyrène à l'Indus, était régi par des Grecs, omniprésents, mais respectueux des particularismes locaux. 5. À l'apogée de l'empire romain, la Grèce soumise se fait selon le mot d'Horace, (*Graecia capta ferum victorem cepit*)<sup>43</sup>, l'éducatrice de son vainqueur; la période commence avec la prise de Tarente en 272 aC, atteint sa plénitude sous le principat d'Auguste et dure, selon les uns, jusqu'à la partition de l'empire attribuée à Théodose le Grand en 395, selon les autres, jusqu'à la déposition de Romulus Augustule en 476. 6. Commence alors (selon le mot d'Edward Gibbon) une "décadence" de mille ans ! jusqu'à la chute de Constantinople le 29 mai 1453 : quelle décadence ? Byzance s'est révélée si riche, si puissante, si inventive que l'Occident l'a jalouée, combattue, pillée tout en méconnaissant sa culture originale (cherchez donc, en français, une synthèse de la culture et de la littérature byzantine qui ne soit pas squelettique). 7. Après la catastrophe, les Grecs qui n'avaient pas quitté l'Orient furent soumis au pouvoir ottoman. On oublie souvent que, parmi ceux qui restèrent, certains furent des conseillers écoutés des sultans, tandis que d'autres perpétuaient, entre eux, les traditions, y compris savantes, de leurs ancêtres. Ceux qui se réfugièrent en Italie, puis se répandirent dans toute l'Europe y apportèrent leur culture. Sans eux, la Renaissance

---

<sup>42</sup> *Histoire universelle*.

<sup>43</sup> *Épître II 1 "à Auguste"*, v. 156.

et ce qui s'en est suivi ne s'expliquent pas : la culture occidentale a oscillé entre philhellénisme, voire hellénomanie, et défiance dédaigneuse ou suspicieuse. 8. Je m'arrêterai au début de la huitième période, commencée en 1821 avec les soulèvements de l'indépendance (et même un peu avant) ; elle dure encore, fluctuant dans les méandres de notre difficile modernité commune. Tout au long de cette longue histoire, se sont prolongés, modifiés, évanouis pour mieux ressurgir, les principes, les idéaux, les pratiques posés dès l'origine. Les étudier nous instruit et nous éduque nous aussi.

Sur le quatrième trait : l'affinité, je serai bref parce que toute attirance personnelle reste un mystère. J'aurais pu m'orienter vers l'Extrême Orient chinois (j'ai même été tenté de le faire). J'ai finalement choisi la Grèce. Pour expliquer ce choix, il faudrait que je raconte ma vie intime, ce que je ne ferai pas, par pudeur d'abord et aussi parce que cela n'intéresserait que moi. Je ne dirai qu'un fait : ma grand'mère, Marie Boscovich, née à Smyrne, parlait couramment, entre autres langues, le grec. Elle était orthodoxe, lisait en grec le *Nouveau Testament* qui l'a accompagnée jusqu'à sa mort (je garde encore précieusement ce volume tout usé dans ma bibliothèque).

J'ai été, je suis encore heureux de vivre dans la compagnie de ces Grecs si vieux et si vivants, si exotiques et si proches de nous. Je n'ai aucune réticence à me sentir un peu grec....

et je vous remercie de m'accueillir.